

Platon, *Phédon* [Œuvres complètes, t. IV, 1], Les Belles Lettres, Paris, 1983, 125 pp.

---

Dans le *Phédon*, le personnage homonyme raconte à un ami, pour y avoir assisté, le déroulement du dernier jour de la vie de Socrate : entouré d'amis, le philosophe, dans l'attente du moment de son exécution (qui arrive au moment précis où le soleil se couche, cf. 116b et e), discute avec eux de la mort et du destin qui attend l'âme (ψυχή) dans l'autre monde.

La mort ordinaire ne doit pas être confondue avec celle que recherche le véritable philosophe :

«– Toutes les fois qu'on s'adonne à la philosophie, au droit sens du terme, les autres ont bien des chances de ne pas voir qu'on s'applique uniquement à mourir, à être mort. [...] Simmias se mit à rire.

– Par Zeus, Socrate, dit-il, je n'avais nulle envie de rire à l'instant, et pourtant tu m'as fait rire. La plupart des gens, je crois, trouveraient, s'ils t'entendaient, que tu as très bien parlé en ce qui concerne la philosophie, et ceux de chez nous en seraient tout à fait d'accord. C'est vrai, diraient-ils, ceux qui s'occupent de philosophie sont mûrs pour la mort et nous voyons bien qu'ils ont le sort qu'ils méritent.

– Et ils auraient raison de le dire, Simmias, sauf sur ce point : qu'ils le voient bien. Car ils ne voient pas de quelle façon désirent mourir, de quelle façon méritent la mort (et quelle sorte de mort) ceux qui sont vraiment philosophes.» (64a et b)

N'est-ce pas ce que résume le célèbre dicton *memento mori*, que l'on traduit généralement à tort par : «souviens-toi que tu vas mourir», alors que le sens en est : «souviens-toi de mourir», «pense (songe) à mourir» ?

Dans le passage immédiatement suivant (64c), la définition donnée par Socrate à la mort recherchée par les philosophes mériterait sans doute une traduction plus précise. Paul Vicaire, dont la version est généralement fiable, fait dire à Socrate qu'il s'agit de «la séparation de l'âme et du corps», alors que le grec dit : τὴν τῆς ψυχῆς ἀπὸ τοῦ σώματος ἀπαλλαγὴν, «la séparation de l'âme d'avec le corps», c'est-à-dire le fait que l'âme quitte ou abandonne le corps, et non le phénomène inverse qui, d'après les philosophes, se produit ordinairement ; le reste du passage semble faire allusion à cette distinction. Quelques pages plus loin, Socrate dira plus explicitement :

«Une purification, n'est-ce pas justement ce que dit l'antique formule : le fait de séparer le plus possible l'âme d'avec le corps, de l'habituer à se condenser, à se ramasser sur elle-même en partant de chacun des points du corps et à vivre, autant qu'elle le peut, dans le présent et dans le temps à venir, isolée en elle-même, détachée du corps comme si elle avait rompu ses liens ? [...] Ce qu'on appelle “mort”, n'est-ce pas le détachement, la séparation de l'âme qui s'éloigne du corps ? [...] Ce détachement-là, comme nous disons, est par excellence le but auquel tendent sans cesse ceux-là seuls qui pratiquent la philosophie au droit sens du terme : l'objet propre de l'exercice des philosophes est de détacher l'âme et de la séparer du corps.» (67 c et d)

«Il y a bien des chances, donc, que ceux qui ont établi pour nous les initiations n'aient pas été des hommes ordinaires. La réalité doit être cachée depuis longtemps sous leur langage énigmatique, quand ils déclarent : “Quiconque arrive chez Hadès sans avoir connu les mystères, sans être initié, celui-là sera couché dans le Bourbier ; mais celui qui aura été purifié et initié habitera, une fois là-bas, dans la société des dieux”. En effet, comme le disent

ceux qui traitent des initiations : “Nombreux sont les porteurs de thyrses, rares sont les bacchants”.» (69c)

«Chaque plaisir et chaque peine possèdent une sorte de clou, avec lequel ils clouent l'âme au corps ; ils la fixent ainsi comme par une griffe, ils lui donnent un caractère corporel, et elle croit vrai ce que le corps lui dit l'être. Se conformant au corps dans ses jugements, et se plaisant aux mêmes objets, elle est nécessairement amenée, je pense, à conformer ses attitudes, à conformer ses goûts, à ceux du corps ; elle devient incapable de jamais arriver dans l'Hadès en état de pureté, elle reste toujours contaminée par le corps quand elle s'en sépare. Aussi retombe-t-elle rapidement dans un autre corps : elle s'y ensemence pour ainsi dire et y prend racine, ce qui lui interdit de partager l'existence de ce qui est divin, pur, et unique en sa forme. [...] Au contraire, une âme philosophique fera le calcul que j'ai dit, et n'ira pas croire que si l'affaire de la philosophie est de la délier, la sienne consiste, pendant que l'autre la délie, à s'abandonner aux plaisirs et aux peines pour retrouver ses chaînes, accomplissant le labeur sans fin d'une Pénélope qui sur son métier travaillerait à l'inverse de l'autre.» (83d et 84a)

On trouve ici un écho de l'exégèse traditionnelle qui voit en la Pénélope homérique une image de la philosophie déliant les âmes ou esprits des hommes.

Dans 94e, Paul Vicaire nous paraît se tromper en identifiant le pronom féminin αὐτῆς, non à l'âme (ψυχή), mais au cœur (καρδίη) dont il est question chez Homère (*Odyssée*, XX, 17 et 18), et en considérant ces deux termes comme synonymes. Or en commentant le même passage homérique ailleurs, Platon (*République*, IV, 441b et c) ainsi que Plutarque (*Sur la Poésie d'Homère*, 129) distinguent nettement les deux : c'est l'âme qui réprime la fureur du cœur.

Le passage le plus intéressant du *Phédon*, enfin, est la description de la vraie Terre et de la destinée des âmes *post mortem* (107d à 114c). Elle est trop longue pour être citée *in extenso* ; un dernier petit extrait :

«Les pierres de cette région-là sont pures, elles ne sont pas rongées et gâtées, comme celles d'ici-bas, par la putréfaction et la salure dues aux éléments qui se déversent ensemble dans les lieux où nous sommes : c'est là ce qui apporte aux pierres, à la terre, et aussi aux animaux, aux plantes, la laideur et la maladie. La Terre véritable, elle, se pare de toutes ces gemmes, et aussi d'or, d'argent, et d'autres corps de même sorte. Cette parure éclatante qu'elle doit à la nature est si abondante, si grandiose, si largement répandue sur toute la Terre, qu'elle offre un spectacle digne des Bienheureux.» (110e et 111a)

---